

l'établissement d'une colonie, par une invasion, par des relations actives de commerce ou par d'autres faits bien établis. Si ne pas faire de philologie sans l'histoire était un peu timide, en revanche faire de l'histoire avec la seule philologie paraît un peu aventureux. Assurément l'étude des langues peut quelquefois fournir des inductions qui, loin d'avoir besoin d'être confirmées par des faits déjà connus, portent avec elles assez de certitude pour établir des faits ignorés. Mais la pente est glissante; l'on passe facilement de la conjecture à l'affirmation; l'œil trop longtemps fixé sur une lueur finit par y voir une clarté.

De toute science on peut faire deux parts : d'abord celle de tout le monde, restreinte à ce qu'il y a de mieux éprouvé et de plus applicable. Grâce à la simplicité et au petit nombre de ses notions, elle est d'un accès facile et, coûtant peu d'efforts, n'est pas estimée plus qu'elle ne coûte. Mais elle est pour nous un guide sûr, qui nous conduit à notre insu, et il suffirait d'en être privé un instant pour apprendre combien il est indispensable. — L'autre, la partie transcendante, n'appartient qu'aux savants; pour eux seuls est ouverte cette carrière sans limite. C'est là que la vérité se dévoile, que la lumière se fait; mais c'est là aussi que se fabriquent les systèmes. Cette distinction est, dans la science étymologique, mieux fondée qu'en nulle autre, parce que la ligne de séparation y est plus marquée.

Qu'animé d'un ambitieux espoir on entreprenne de lire l'origine des peuples dans les langues qu'ils parlent ou dans celles qu'ils ont parlées et d'établir, par les rapports qui existent entre elles, leur parenté et leurs alliances, certes! le but est noble, et il est besoin d'en avoir conçu toute la grandeur pour oser, malgré l'incertitude des résultats, s'absorber dans un pareil travail. Il faut s'être résolu d'avance à ne reculer devant l'étude d'aucun idiome, en fût-on séparé par l'orga-